N° 39.

CONSIDÉRATIONS

PHYSIOLOGIQUES ET MÉDICALES

SUR LE PLAISIR,

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 5 avril 1821, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR J. M. FRANÇOIS BERTHIER, de Louhans,

Département de Saône-et-Loire.

> Si le corps, par ses maladies, a le droit d'affecter l'âme, l'âme, à son tour, exerce bien le même droit sur le corps.
>
> FONTENELLE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1821.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

M. LEROUX, DOYEN.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER, *Président.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
Professeurs. M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.
M. FOUQUIER.
M. ROUX.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

MON PREMIER MAÎTRE ET MON MEILLEUR AMI.

A MA MÈRE.

Faible témoignage de respect, d'attachement, et de reconnaissance.

F. BERTHIER.

AVANT-PROPOS.

Le physique et le moral de l'homme ne sont que différens modes d'une même existence; l'un ne peut être sans l'autre, et la sensibilité est le lien qui les unit. Rien ne prouve mieux leur dépendance mutuelle que l'étude de la physiologie et que l'observation des maladies. Nous ne pouvons percevoir aucune sensation sans le secours d'organes; ils sont encore indispensables pour l'exécution de toutes nos fonctions, et l'âme ne peut manifester aucune de ses déterminations sans le concours de ces mêmes instrumens. *Vicq-d'Azir*, *Cabanis* et M. le professeur *Pinel* ont rassemblé un grand nombre de faits qui prouvent cette dépendance intime; et on peut dire, avec le président *Dupaty*, que c'est dans l'homme matériel que l'homme moral est caché, et que le premier n'est que la saillie du second.

Le concours d'actions qui s'observe entre ces deux modes d'une même existence est bien importante à connaître, et les conséquences qui en découlent sont du plus grand intérêt pour le médecin. Elles lui montrent l'influence que les passions exercent sur l'organisme vivant dans l'état de santé, le pouvoir des affections morales dans la production des maladies, et la manière dont elles peuvent concourir à leur guérison; enfin elles forment la base de

toute la médecine morale, dont l'utilité n'est contestée par personne.

Cette étude m'a paru assez importante pour en faire le sujet de ma dissertation inaugurale; et puisque le sentiment du bonheur, de la joie et de toutes les passions gaies naît toujours du plaisir, par le titre que nous lui avons donné, on voit que le mot *plaisir* est pour nous l'expression abrégée de toutes les sensations agréables, soit qu'elles soient internes ou externes.

Deux chapitres sont consacrés à l'étude de cette sensation. Dans le premier, nous indiquerons ses effets dans l'état de santé, et dans le second nous ferons connaître les modifications qu'elle peut imprimer aux maladies.

Puisse cette dissertation ne pas être indigne des savantes leçons que j'ai reçues dans cette faculté, et prouver à ses professeurs qu'elles n'ont pas été sans fruit pour moi!

CONSIDÉRATIONS

PHYSIOLOGIQUES ET MÉDICALES

SUR LE PLAISIR.

CHAPITRE PREMIER.

Effets du plaisir dans l'état de santé.

Trahit sua quemque voluptas.
VIRG.

NOTRE organisation n'est étrangère à aucune sensation. Elles sont toutes agréables ou désagréables, suivant le mode dont elles affectent nos organes, et suivant les modifications de leur sensibilité. L'habitude et la fréquence de leurs répétitions peuvent bien les émousser et rendre leurs impressions moins vives ; mais jamais elles ne peuvent nous les rendre indifférentes. « Si cette indifférence existait, elle ne serait que l'insensibilité (1). » Plaisir (2) ou

(1) *Bilon*, Dictionnaire des sciences médicales, art. *plaisir*.
(2) Le *bien-être* est un sentiment moins vif que le plaisir. Le *délire* suppose une

douleur, voilà donc le résultat de toutes nos sensations ; et puisque notre organisation nous donne à la fois une très-grande force pour résister à la douleur, et la sensibilité la plus vive pour nous faire jouir de toutes les sensations agréables dont nous sommes environnés, nous sommes naturellement portés à éprouver la première de ces impressions au préjudice de l'autre. La nature n'a pas borné là ses bienfaits; nous verrons bientôt que, dans notre intérêt, elle s'est plue à multiplier les sources du plaisir. Nous devons seulement faire remarquer ici que, toutes les fois que nos fonctions s'exécutent d'après le vœu de la nature, il en résulte pour nous une jouissance réelle (2) ; l'état de santé, qu'on peut définir l'exercice libre, facile, régulier et agréable de toutes les fonctions, nous en fournit la preuve. Mais si nous nous refusons à l'obéissance quand elle demande l'accomplissement des actes qu'elle a laissé à notre volonté, et qui sont indispensables pour la conservation de l'individu, nous ressentons bien vite un état pénible, et quelque temps après la douleur éclate. On peut dire, d'une manière générale dans l'exercice de nos fonctions, que, toujours avant que la voix impérieuse de la douleur nous commande, l'attrait du plaisir nous invite, et que le besoin ne nous tourmente que quand nous n'avons pas cédé au désir qui nous flatte. Le but du plaisir est donc de nous attacher à la vie; et la douleur a été créée pour éloigner de nous tout ce qui pourrait causer la mort.

C'est encore par le plaisir que la nature conduit les humains. Il est au règne animé ce que la gravitation est à la matière; on pourrait le nommer une *force morale*. C'est lui qui est le mobile de toutes nos actions, et qui fait le bonheur de notre vie. Nous le poursuivons sans cesse, et nous consacrons notre existence en-

---

sensation plus morale et plus vive, et la *volupté* est une impression toute sensuelle.

(1) L'accouchement fait exception à cette règle. C'est une fonction douloureuse.

tière à le rechercher. La vie est-elle autre chose qu'une suite de sensations que nous tâchons de rendre agréables, et d'espérances qui se renouvellent sans cesse. Si l'on veut avoir une idée des plaisirs que l'homme s'efforce de goûter, il faut se rappeler qu'il se conduit bien plus par ses passions que par sa raison et ses lumières; et que les premières, provoquées par un besoin plus ou moins fortement senti, amènent un résultat toujours désiré. En d'autres termes, nos passions n'ont d'autre but que de mettre nos organes dans un état d'action qui a été provoqué par la peine ou par le plaisir; et leur conséquence est de faire cesser la peine, et de prolonger le plaisir.

Il existe plusieurs définitions du plaisir. *Platon* (1) a dit: Le plaisir et la douleur ne sont que l'exercice de la sensibilité dans un sens favorable ou contraire à l'organisation et à la vie.

Descartes (2) a prétendu que le plaisir consistait dans le sentiment de quelques-unes de nos perfections.

Sulzer (3) soutient que le plaisir et la douleur résultent, dans tous les cas, de la facilité ou de la difficulté que l'âme éprouve à exercer son action.

D'autres ont dit que le plaisir était un sentiment de l'âme qui nous rendait heureux, du moins pendant tout le temps que nous le goûtions.

Il consiste dans une sensation organique ou morale qui, perçue par le cerveau, nous donne connaissance d'un bien-être que notre corps éprouve ou dans son ensemble, ou dans quelques-unes de ses parties. Le plaisir est pour nous un sentiment qui produit des impressions conformes à nos goûts. Pour qu'elles nous soient aussi

(1) Cité par M. *Bilon*, Dictionnaire des sciences médicales.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

profitables que possibles ; elles doivent être douces, modérées, et suivies d'une tranquille volupté : alors il émeut l'âme sans la fatiguer, la flatte sans l'éblouir, et la satisfait sans l'enivrer. Une définition qui ferait connaître la nature intime, l'essence du plaisir, est impossible. Celle que nous en avons donnée n'indique que son principal effet. C'est tout ce que nous pouvions en dire, puisqu'il n'est que le résultat d'une sensation, et qu'on ne peut qu'en rappeler l'idée à ceux qui l'ont éprouvée.

La douleur et le plaisir sont absolus ou relatifs (1). Toutes les lésions qui intéressent nos organes, qui en altèrent les tissus, causent une douleur absolue ; l'accouplement produit un plaisir de même genre. Le contact d'un corps étranger sur le nôtre est toujours la cause des sensations relatives : celles-ci sont modifiées à l'infini par les différences organiques de nos parties, par notre imagination, par l'état moral dans lequel nous nous trouvons à l'instant où nous les éprouvons, etc., etc.

Le plaisir relatif est seul soumis à l'habitude, et par cela tend à l'indifférence. Sa seule continuité peut amener le dégoût, la satiété, et souvent l'aversion. La sensation qui nous affecte le plus fortement, est celle qui ne nous a jamais frappés ; et l'art de prolonger nos jouissances consiste à en varier les causes. Tel paraît même être l'essence du plaisir physique (2), que celui qui est passé émousse l'attrait de celui dont on jouit. Pour en goûter continuellement les charmes, il faudrait oublier qu'on fut heureux autrefois. Dans tous les cas, nos jouissances physiques ne sont jamais plus vives que quand elles sont des remèdes à la douleur. C'est dans ce sens que *Montaigne* disait que la nature avait fait la douleur pour l'homme et le service de la volupté.

Le bonheur suprême est au-dessus de la vie humaine, et le

---

(1) *Bichat*, Recherches physiologiques sur la vie et la mort.

(2) *Bichat*, loco citato.

malheur complet ferait cesser de vivre. Nous passons notre vie entre ces deux extrêmes; *Platon* la comparait à un jeu de dés dont les chances ne sont pas en notre pouvoir. Ce qui dépend de nous, c'est de recevoir ces chances modérément, et de tout disposer de manière qu'elles puissent nous profiter beaucoup, si elles sont bonnes, et peu nous nuire, si elles sont mauvaises.

Les causes générales du plaisir existent dans l'exercice régulier et bien entendu des organes de nos fonctions et de nos facultés. Cette sensation embrasse donc toutes les actions de notre vie; et son principal effet est de nous les rendre agréables en attachant sans cesse de nouvelles jouissances à leur exécution. Le plaisir est le plus grand bienfait que nous ayons reçu du ciel; et la nature nous conduit toujours à son but, en y attachant son appât séduisant. Pour nous convaincre de cette vérité, nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur nos différentes fonctions et sur nos facultés.

1.° *Fonctions de nutrition.*

On reconnaît généralement en physiologie que l'accomplissement des fonctions auxquelles chaque organe est destiné, est nécessaire à son intégrité, et que toute partie condamnée à l'inaction languit, s'atrophie et se détériore. La santé, qui est le résultat de cette somme d'actions, s'accompagne d'un bien-être général qu'on ressent mieux qu'on ne peut décrire. L'habitude de l'éprouver ne permet pas qu'il soit appréciable pour les fonctions qui se passent dans la profondeur des organes qui n'ont pas de communication avec le monde extérieur; rien ne nous avertit, par exemple, de l'absorption que font les os du phosphate de chaux, ni du mouvement intestin par lequel nos organes se composent et se décomposent sans cesse. Mais, toutes les fois que ces mêmes fonctions sont confiées à des instrumens qui communiquent avec le dehors, et qui sont sous l'empire de notre volonté, nous voyons que leur exercice régulier fait naître en nous de véritables jouissances, pourvu que nous nous

soumettions promptement aux sensations internes (1) qui les provoquent à agir. Sans cette condition, ces mêmes sensations changent de caractère et deviennent pénibles et douloureuses. C'est ainsi que l'agrément qui suit la respiration d'un air frais et réparateur fait bientôt place à l'angoisse la plus fatigante, si nous voulons suspendre cette fonction. Nous ne sommes tourmentés par la faim et par la soif que quand nous n'avons pas cédé aux sensations que réclamaient nos besoins lorsque l'appétit, le goût, et un bien-être certain nous y engageaient. Enfin, si la circulation s'exécute librement, nous mettons en jeu avec plaisir nos organes; et si elle éprouve un obstacle, la gêne, l'abattement, la tristesse en sont le résultat.

2.° *Fonctions de relation.*

Les jouissances qui nous sont fournies par nos sens sont les plus nombreuses et les plus variées, et nous cherchons sans cesse à les agrandir et à les prolonger. Sous ce point de vue, l'homme est le mieux partagé de tous les êtres; non pas qu'il ait tous ses sens plus parfaits que ceux qu'ils ont reçus en partage, et il s'en faut bien qu'il en soit ainsi, mais parce que sa sensibilité et ses moyens de comparaison l'emportent de beaucoup sur ceux des autres animaux. M. *Bilon* (2) fait remarquer avec raison que les plaisirs des sens sont d'autant plus prononcés chez l'homme que la sensation d'où ils émanent appartient davantage à l'intelligence et aux besoins

---

(1) Ces sensations internes sont des sentinelles qui veillent à la conservation de l'individu et de l'espèce. Elles sont produites par nos besoins organiques, et ne sont pas, comme les sensations externes, provoquées par le contact d'un corps étranger sur une de nos sens. Elles éclatent sur les membranes muqueuses, surtout sur leur commencement, quand elles sont doublées d'une couche de tissu érectile.

(2) Loco citato.

sociaux ; tandis que, chez les animaux, leur intensité est d'autant plus graode, qu'ils se rapportent plus directement à la nutrition et aux besoins individuels. On peut se convaincre de cette vérité en observant la perfection du goût et de l'odorat chez les animaux, et celle de la vue et de l'ouïe daos l'espèce humaine. La conformation physique est parfaitement adaptée à ces différences. La destination spéciale des deux premiers sens, et surtout du goût, est la conservation de l'individu. Les autres sens (le toucher excepté), pouvant être frappés à de plus grandes distances, ont une iofluence plus étendue sur les systèmes de l'organisation. Tout ce qui les flatte est propre à nourrir au moins les affections du cœur ; et ils contribuent puissamment au charme de notre existence intellectuelle. D'après ce qui précède, ne sommes-nous pas en droit de conclure que, dans tous les êtres qui peuplent le globe, les sens du goût et de l'odorat se trouvent en raison inverse de l'intelligence ?

Quand nos sens sont convenablement exercés, les sensations qui en dépendent acquièrent nne grande perfection, et elles s'affaiblissent quand on abuse et quand on laisse rouiller les organes qui les reçoivent. Le rouge est généralement considéré comme la couleur la plus agréable; cependant, à la longue elle fatigue la vue. Le vert fait une impression douce qui ne lasse jamais; aussi la nature l'a-t-elle répandu avec profusion, tandis qu'elle a peu multiplié le noir, à cause de sa tristesse.

Fonctions du cerveau.

A la rigueur, on devrait dire que tous nos plaisirs appartiennent à cet ordre de fonctions, puisque l'encéphale est le seul organe qui puisse créer nos perceptions ; c'est-à-dire nous faire connaître toutes les impressions dont nous sommes assaillis. Il est le centre unique de toutes nos sensations. Ce fait n'a jamais été contesté pour les sensations externes. Mais il n'en a pas été de même pour les

sensations internes. *Vanhelmont* en a placé le siége au pylore; *Buffon*, au diaphragme; *Barthez*, *Bichat*, dans les viscères qui avoisinent ce muscle; M. le professeur *Richerand*, dans le ganglion semi-lunaire placé au-devant de ses piliers; M. *Broussais*, dans la membrane muqueuse de l'estomac, etc., etc. Il paraît que ces auteurs ont pris l'effet pour la cause. Une foule de preuves fournies par l'anatomie, par la physiologie et par l'observation des maladies, établissent que le cerveau est le seul organe qui puisse nous donner nos perceptions; c'est là la fonction qui lui a été dévolue. Mais le travail auquel il se livre pour l'exécuter se passe sans que nous en ayons conscience; nous ne pouvons le juger que par ses résultats; et comme ceux-ci se font principalement ressentir dans la région épigastrique, on a pensé faussement que c'était là leur siége primitif.

Toutes les fois donc que des sensations extérieures sont transformées en perceptions agréables, elles constituent des plaisirs physiques que nous avons indiqués, pour nous conformer à l'usage adopté, en parlant des fonctions auxquelles ils se rattachent; et quand ces mêmes perceptions nous sont fournies par nos pensées et par nos sentimens, elles nous donnent nos jouissances intellectuelles et morales ou affectives. Celles-ci sont généralement désignées sous le nom de *plaisirs de l'esprit* et de *plaisirs du cœur*.

Plaisirs fournis par nos pensées.

Ils résultent de nos idées et de nos jugemens, de notre imagination, qui les augmente et les multiplie, et de notre mémoire, qui en étend la jouissance au temps où ils n'existent plus. La satisfaction qui suit les opérations fructueuses de la pensée délasse l'esprit (1). Il est beaucoup moins fatigué par les travaux qui nous plaisent et

(1) Le travail est souvent le père du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
VOLTAIRE.

qui répondent à notre espérance que par ceux qui sont sans résultats, et que nous entreprenons presque malgré nous. Le dégoût succède promptement à ses efforts stériles. Notre imagination, en créant des fictions, nous porte souvent à toutes les passions généreuses ; et l'habitude de la vertu a une telle influence sur le bonheur ou le malheur de l'homme, qu'on peut faire dépendre d'elle la plupart des situations de la vie (1). Sans des plaisirs imaginaires, bien des personnes se croiraient seules au monde; ils leur font entendre une voix consolante dans le cours de la vie, et leur procurent quelques rayons de bonheur dans une retraite qni les repose de leurs espérances trompées. Ces sortes de consolations sont surtout appréciées et recherchées par les personnes douées d'une grande sensibilité (2). Si ces fictions se rattachent à des plaisirs physiques, le mal est à côté du bien. Elles enfantent les caprices; ceux-ci hâtent la satiété et détruisent les espérances. C'est le cas de dire : « Faut de la science, pas trop n'en faut. »

Plaisirs du cœur ou du sentiment.

L'intérêt de notre bonheur exige la satisfaction de nos sentimens et de nos inclinations. Elles dérivent toutes de la faculté d'aimer. On ne hait guère que parce qu'on aime. Nos plaisirs affectifs et moraux ont été créés pour l'avantage de la société; ils naissent du sein de la vertu, et sont la cause de notre philanthropie. C'est dans

(1) Essai sur les fictions, par madame De Staël.

(2) Dans mes continuelles extases, je m'enivrais à torrens des plus délicieux sentimens qui soient jamais entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout-à-fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites aussi célestes par leurs vertus que par leur beauté, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvai jamais ici-bas. Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée, au milieu des objets charmans dont je m'étais entouré, que j'y passais les heures, les jours sans compter, etc., etc.... (*J. J. Rousseau*, Confessions.)

cette classe qu'il faut ranger les jouissances qui nous sont données par la bienfaisance, la tendresse, la piété filiale, l'amitié, la générosité, la compassion, etc., etc, et toutes les autres affections qui ont pour objet le bonheur et le soulagement des hommes. Les charmes qu'elles font naître sont doublés par les heureux résultats qui les suivent; ils ont encore l'avantage d'exciter l'enthousiasme et l'admiration, et d'inspirer la pratique de ces mêmes vertus. On applaudira dans tous les siècles au regret qu'avait Titus d'avoir perdu le temps qu'il n'avait pas employé à faire des heureux. « *Amici, hodiè diem perdidi.* »

De tous ces plaisirs, le plus doux est celui d'obliger. Souvent il ne reste rien des services qu'on a reçus; mais il reste toujours quelque chose des services qu'on a rendus. Nous nous plaisons à compter parmi les momens les plus agréables de notre vie ceux que nous consacrons à la piété filiale. Quand le mariage n'aurait d'autre but, en augmentant nos parens, que de doubler une aussi douce jouissance, ce serait déjà un très-grand bonheur. Pour apprécier les charmes de l'amitié, il faut se rappeler jusqu'où cette vertu peut aller. Si nous voulions en signaler les bienfaits, l'amitié de Dubreuil et de Péchmeya nous servirait de modèle (1). La pratique de la bienfaisance, de l'humanité, et de tous les sentimens affectifs, en procurant aux hommes d'inépuisables jouissances, les invite à leur donner toute la latitude possible. C'est de cette manière que ces vertus, qui sont déjà commandées par notre organisation, deviennent inséparables de notre existence.

---

(1) Un tendre ami vaut mieux qu'une couronne.
Un monarque n'a rien, s'il ne possède un cœur.
Un monde entier ne vaut pas le bonheur,
C'est l'amitié qui nous le donne.
Pour gagner un ami je donnerais un trône.
La Fontaine.

Plaisirs des fonctions de reproduction.

Il nous ont été donnés pour perpétuer notre espèce; et c'est encore un bienfait de la nature qui a attaché à sa conservation un aussi puissant attrait. La loi de l'amour est générale; c'est la passion la plus répandue. L'univers est son empire, tous les êtres sont ses sujets, tous sacrifient à son culte et encensent ses autels. Sans cette obligation, le genre humain cesserait bientôt. Ses principales modifications dépendent de la diversité de nos mœurs, de nos passions, et des climats que nous habitons. L'amour, dans les contrées méridionales, est un désir aveugle, impétueux, une fièvre brûlante, un besoin dévorant, un cri de la nature. Dans les pays froids, cet instinct, moins physique et plus morale, est réfléchi, médité, et ne fait naître qu'un besoin modéré.

Dans les plaisirs de l'amour, il faut distinguer ceux qui sont la conséquence des impressions sensuelles, et les jouissances morales qui le plus souvent les précèdent, les accompagnent et les suivent. Les premiers, fournis par une sensation externe, n'ont de durée que ce qu'ils empruntent de ce besoin passager qui les provoque. C'est dans ce sens qu'il faut reconnaître que la constance est un rêve heureux, et qu'à la longue elle amène la satiété. Les autres, dépendantes d'une sensation interne qui peut être provoquée par la présence de la liqueur fécondante, par la vue où le souvenir de l'objet adoré, sont moins vives et plus morales. Elles sont sous la dépendance de notre imagination, qui ne manque pas de les embellir de tous les charmes de l'illusion. C'est ainsi que *Bacon* (1) disait : La fleur des déserts a moins de fraîcheur que la personne aimée; les parfums de l'Orient sont moins suaves que son haleine;

(1) Analyse philosophique.

la neige amoncelée sur les monts a moins de blancheur, et ses yeux l'emportent par l'éclat sur les diamans de l'Inde.

Deux amans ne voient qu'eux dans la nature entière : ils sont insensibles à toutes les impressions qui ne se rattachent pas à leur passion dominante; ils palpitent, ils brûlent, ils languissent tour à tour comme la vie qui s'épuise et renaît. Bientôt ils ressentent le frémissement du désir, leurs organes accourent au-devant du plaisir; ils ne conçoivent pas de plus grand bonheur que celui qui les attend, et une mélancolie qui n'est pas sans attraits vient terminer cette scène de volupté (1).

Tout le monde sait qu'Épicure et Platon ont partagé le genre humain sous le rapport du plaisir. Épicure et ses prosélytes ont prétendu que les plaisirs des sens avaient plus de charmes que les plaisirs de l'âme. L'école de Platon a soutenu la thèse opposée. Cette question devait nécessairement être résolue contradictoirement par la généralité des hommes, puisqu'ils ne peuvent prononcer que d'après leurs sensations, et qu'elles sont différentes dans chacun d'eux. Mais, ne considérant que les plaisirs de l'âme, ceux de l'esprit sont-ils préférables à ceux du cœur? Ces derniers, quand ils sont conformes à la nature et à la société, au bonheur de laquelle ils président, sont généralement regardés comme formant nos plus douces jouissances.

Nous avons étudié jusqu'à présent les différens siéges de nos plaisirs, pris isolément; nous devons faire observer maintenant que toutes ces variétés rentrent les unes dans les autres, et que par là leurs attraits en sont multipliés. Ainsi la nature a voulu, il est vrai, que chacun de nos sens soient une porte à nos plaisirs, mais ils ne nous procurent alors que des sensations physiques

(1) Les anciens n'imaginaient pas que leurs dieux pussent goûter des plaisirs plus parfaits que ceux que prodigue l'amour; et c'est sur le sein des plus belles déesses, et souvent des mortelles, que Jupiter

« Allait calmer sa foudre, et reposer sa gloire. »

DELILLE.

privées de toutes les facultés qui peuvent en augmenter les douceurs. Plus nos plaisirs éveillent de jouissances morales, plus ils deviennent attrayans et durables. On peut s'en convaincre en contemplant un beau tableau qui représente une action généreuse, un trait de clémence et d'humanité, ou une belle campagne qui nous rappelle des lieux chéris et des souvenirs agréables. Le ranz des vaches ne plaisait tant aux Suisses que par les souvenirs que cet air champêtre faisait naître; il leur rappelait si puissamment leur pays, et par suite était cause de désertions si nombreuses parmi les soldats de cette nation, qu'avant la révolution le gouvernement français défendit de le chanter, sous des peines très-graves.

Les âges, les sexes, les tempéramens, les climats, les saisons, l'éducation, les différens gouvernemens des peuples, etc., etc., apportent de grandes modifications dans les plaisirs, et souvent les changent entièrement. Mais, toujours prévoyante, la nature nous a fourni des jouissances aussi variées que les changemens qui les ont exigés.

Si les mouvemens organiques et musculaires du fœtus lui font éprouver quelques sensations, il doit jouir d'un sentiment obscur de son existence; car l'organisation cérébrale paraît assez avancée pour en permettre la perception. L'enfant passe les premières années de sa vie à dormir, à crier et à manger. Ces cris, comme l'observe M. *Friedlender*, sont moins l'expression de la douleur qu'un appel à la tendresse maternelle. Son corps doit prendre un rapide accroissement pour résister aux causes de destruction qui l'environnent de toute part; aussi le seule besoin qu'il éprouve est celui de manger, et le seul plaisir qu'il goûte consiste à le satisfaire. Bientôt il devient turbulent et curieux, et commence à vivre à l'extérieur. On voit sa figure s'épanouir quand il reçoit des impressions agréables. Ses petites mains viennent caresser un corps qui lui plaît; il s'applique à en connaître la forme, l'étendue, la densité, et ses yeux se dirigent vers un objet qui le flatte; il répond par un sourire à

la tendresse maternelle (1). Objet de prévenance et de tendresse, heureux de son innocence, l'enfant passe les premières années de sa vie dans la gaîté et le bonheur, pourvu qu'une éducation mal entendue et que des contrariétés intempestives ne viennent pas en troubler le charme.

Dans le printemps de la vie, les puissances assimilatrices conservent la même énergie; l'accroissement s'achève, le corps de l'homme présente l'heureux assemblage de l'élégance et de la force; celui de la femme est un modèle de grâce et de souplesse. A cette époque, l'organisation a atteint le complément de sa beauté physique. Les mouvemens sont prompts et faciles, et l'inaction est une peine, le repos un fardeau. Nos sens sont tourmentés du besoin de s'exercer; il y a, j'ose le dire, excès de vie. De là cette confiance aveugle que le jeune homme a dans ses forces, ce courage impétueux qui lui fait braver tous les dangers, cet empressement qu'il met à rechercher des sensations nouvelles, ces passions brûlantes et si peu durables, cette imagination aussi brillante que capricieuse, et cette inconstance perpétuelle qui produit la satiété en même temps que la jouissance. Ivre de gloire et d'émulation, rien ne lui paraît plus éclatant que les succès et que la victoire. Il sacrifie tout pour cela, l'argent et la peine, car il n'a pas encore l'expérience de la pauvreté et du danger. Il ne se lasse jamais de se bercer d'espérances nouvelles; un trône n'est pas trop élevé pour ses vœux. Les injustices le révoltent, l'ambition est sans attrait pour lui; il ignore la puissance de l'intrigue; franc, loyal, il ne se met jamais en garde contre l'astuce et la mauvaise foi. Il est confiant, bienfaisant, sensible au malheur, et c'est dans ces sentimens qu'il trouve ses jouissances les plus durables. Enfin il sent qu'il n'est pas né pour vivre seul au monde; la puissance de l'amour l'entraîne vers ce

(1) Bienfait du Créateur qui daigna nous choisir
Pour première vertu notre plus doux plaisir.
FLORIAN.

sexe qui contribue si puissamment à son bonheur, et c'est cette passion qui embellit surtout cette brillante époque de la vie.

L'âge viril arrive, l'activité vitale se ralentit. Les sensations sont moins rapides; mais elles sont plus persistantes. Les mouvemens organiques, moins rapides, disposent moins à l'exercice, et font préférer la vie sédentaire. L'organisation du cerveau est achevée, et la faculté de penser est dans toute sa force Parmi les sens celui du goût acquiert une grande perfection; aussi l'homme recherche-t-il à cet âge les plaisirs de la table. Cependant la vie fait des progrès rapides; elle a déjà perdu une partie de sa première énergie. Les altérations morbides auxquelles cet âge est exposé ont presque toujours leur siége dans l'abdomen, et impriment au caractère de l'homme qui est arrivé à ce temps de la vie une teinte de tristesse et de mélancolie. Les prestiges de l'illusion se détruisent; l'avenir laisse entrevoir des inquiétudes, des chagrins, des maladies; il fait tous ses efforts pour les prévenir, et souvent il se les exagère. Les soins de sa famille l'occupent continuellement; il voudrait qu'elle fût heureuse et au-dessus du besoin; car il prévoit que bientôt il sera dans l'impossibilité de la protéger : aussi l'ambition est-elle la passion dominante à cet âge.

Par l'effet même de la vie, les organes s'usent et s'endurcissent, leur sensibilité diminue, et les fonctions qu'ils doivent exécuter languissent. Ces résultats arrivent d'une manière graduée, insensible; le vieillard s'en aperçoit moins que si elles étaient brusques et rapides. Cependant, comparant son état présent à son état passé, il s'aperçoit que son existence chancelle; il craint à chaque instant de la perdre. Il tâche donc de la protéger de tous ses moyens, et d'en prolonger la durée. Un égoïsme outré le domine; de là naît l'avarice, qui est sa passion dominante. Il ne cherche plus que l'utilité, et se moque de ceux qui prodiguent leurs richesses par vanité ou par ambition. Souvent le vieillard aime à trouver dans le vin et les liqueurs alcoholiques de nouvelles excitations; ces boissons l'égaient, l'animent, lui rendent l'espérance, et réalisent

pour lui la fontaine de Jouvence. Sa sensibilité est trop affaiblie pour créer des plaisirs nouveaux; elle ne lui permet plus que de sentir faiblement les jouissances domestiques dont on se plaît à l'entourer; l'univers se décolore à ses yeux, le temps qui le presse ne permet plus à son imagination de s'élancer bien loin sur les ailes de l'espérance. Il jette un regard derrière lui, et sourit encore à ses jeunes années. Le souvenir des plaisirs passés compense leur privation actuelle, et le vieillard se rappelle toujours avec un délicieux ravissement ceux qu'il a éprouvés à un âge plus heureux; c'est pour cela qu'il vante le temps passé, et qu'il blâme un présent et un avenir qui ne lui offrent qu'un tombeau. Cependant la décrépitude est arrivée, tous les sens se sont successivement fermés aux impressions; l'odorat, le goût, le toucher, sont obtus, et ne fournissent que des notions confuses; le plus souvent la vue et l'ouie n'existent plus, où du moins imparfaitement. Les sensations internes, indispensables pour l'entretien de la vie, se font à peine sentir. L'homme est alors réduit à une vie végétative, qui s'éteint peu à peu, et arrive sans douleur et sans souffrance au dernier terme de la vie. On voit donc que dans cette marche naturelle il a perdu insensiblement ses jouissances sans que cette privation lui ait été bien sensible, et que la mort avait commencé depuis long-temps. Lorsque notre carrière se termine dans les beaux jours de la vie, sa fin est toujours précédée d'une gradation semblable, mais beaucoup plus rapide, et, par suite de cette admirable prévoyance, nous ne pouvons ni en sentir ni en apercevoir l'horreur.

Puisque les deux sexes présentent de grandes différences dans leur organisation, ils doivent nécessairement avoir des plaisirs différens.

Dans la construction du corps de l'homme, la grâce a été sacrifiée à la force. Ses muscles, qui se dessinent fortement sous la peau, trouvent sur des os volumineux de larges points d'implantation. Il est né pour être l'appui et le protecteur de l'autre moitié du

genre humain, et son travail doit être assez lucratif pour nourrir sa famille. Doué d'un grand courage, il aime les exercices qui peuvent lui rapporter de la gloire. Souvent il recherche avec plaisir les fatigues de la guerre, et ne craint pas de s'exposer aux périls d'une longue navigation. Par goût et par besoin, il fait usage des excitans de toute espèce; il préfère ceux qui entretiennent cet état d'activité qui lui est nécessaire. Parmi ceux-ci le vin occupe le premier rang. Le grand développement de son cerveau le rend apte à l'exercice des fonctions intellectuelles; il se plaît dans les travaux qui le mettent en jeu; il aime à faire partager aux autres les fruits de son industrie; enfin il possède presque toujours les qualités du cœur essentielles à la société; et quand il ne les mettrait en pratique que par amour-propre, ce serait encore un bien.

Les grâces, la beauté et une sensibilité exquise sont l'apanage de la femme. Elle est incapable de méditations profondes et soutenues, et de saisir des rapports généraux entre les phénomènes de la nature; mais elle a plus de finesse et de pénétration que l'homme; il semble qu'elle soit née pour sentir, et ce dernier pour penser. Cette grande susceptibilité physique et morale fait qu'elle n'est étrangère à aucune impression, et qu'elle saisit des nuances qui seraient insensibles pour nous. Les sentimens doux et affectueux, les passions dépendantes de la tendresse et de la bonté, la compassion, la bienfaisance, l'attachement, l'amitié, etc., etc., les doux soins de la maternité, sont pour elle des vertus habituelles et d'intarissables jouissances. Enfin elle fait souvent le bien que l'homme ne fait que projeter, et se plaît à soulager les malheureux qu'elle voit sous ses yeux.

Mais on pourrait peut-être dire que son plus grand plaisir lui est fourni par l'amour. Cette passion a bien plus d'extension qu'on le pense vulgairement. On peut la regarder comme la source de presque toutes les affections du cœur que je viens d'énumérer, en y comprenant la dévotion, et même l'adoration. Lady Montague avoue

qu'une dévotion ardente est une preuve d'amour, et sainte Thérèse disait : « Aimer Dieu, c'est encore aimer. » Ne semble-t-il pas que cette fille adorable n'ait jamais pu éteindre cette passion quand elle s'écriait en parlant des démons : « Qu'ils sont malheureux ! ils n'aiment pas. » La nature, qui a créé la femme pour la conservation de l'espèce, a voulu que ce sentiment fût pour elle une passion dominante (1), et elle l'a portée à remplir ses vues par deux mobiles bien puissans, l'amour et la tendresse maternelle. Il ne fallait rien moins que d'aussi grands motifs pour faire braver à ce sexe timide les dangers de la grossesse et de l'accouchement.

« La prédominance de tel ou tel système d'organes modifie l'économie tout entière, imprime des différences frappantes aux résultats de l'organisation, et n'a pas moins d'influence sur les facultés morales et intellectuelles que sur les facultés physiques. Cette prédominance établit le tempérament ; elle en est la cause et en constitue l'essence (2). » Une organisation différente produit toujours des capacités diverses pour le plaisir.

Le tempérament sanguin est caractérisé par l'excès des forces circulatoires, et par la rapidité avec laquelle toutes les fonctions s'exécutent. L'individu qui a reçu ce tempérament présente des formes agréables, son teint est coloré ; ses yeux sont vifs et animés ; il jouit d'une excitabilité nerveuse, vive, mais passagère, ce qui ne lui permet pas de s'appliquer long-temps au même objet. Son imagination est riante, sa mémoire heureuse ; ses conceptions sont promptes et faciles, ses déterminations rapides. Il forme tous les jours des projets qu'il n'exécute jamais. Il a un goût décidé pour le changement et la mobilité, tous les genres d'exercice lui plaisent. Ses passions sont violentes et passagères, la moindre contrariété provoque leur explosion. Il est jovial, franc, sensible, généreux

---

(1) L'amour forme le roman de la vie entière de la femme, tandis qu'il n'est qu'un épisode dans la vie de l'homme. (Madame De Staël.)

(2) Nouveaux Elémens de physiologie, par M. le professeur *Richerand*.

jusqu'à la prodigalité. Il s'abandonne en aveugle à toutes les impressions nouvelles ; la variété est pour lui un besoin autant qu'une jouissance ; enfin il a une prédilection marquée pour tous les plaisirs des sens, et surtout pour ceux de la table et de l'amour.

Les attributs généraux du tempérament bilieux, supposé dans toute sa force, sont une grande énergie vitale dans tous les systèmes de l'organisation, un développement précoce des facultés intellectuelles et morales, une sensibilité profonde, une résistance inexpugnable, si on emploie la violence et la force, une constance à toute épreuve, une conception hardie, un penchant marqué à des actes d'audace, et une opiniâtreté infatigable dans son exécution : témoin l'histoire de Mahomet, de Sixte-Quint, et de la plupart des conquérans. Les hommes d'un tempérament bilieux cherchent toutes les occasions où ils peuvent développer leur énergie et leur supériorité. Brillans de vertus ou profondément pervers, ils semblent nés pour le bonheur ou le malheur de l'humanité. Leur désir principal est la domination ; et, capables d'une dissimulation soutenue, ils laissent long-temps ignorer l'ambition qui les dévore.

Le tempérament musculaire s'annonce par tous les signes extérieurs de la vigueur et de la force. Il est rarement primitif, et dépend le plus souvent du fréquent exercice des organes de nos mouvemens. Il semble que ces masses musculaires se soient développées aux dépens de la sensibilité générale de l'individu, dont l'intelligence est assez ordinairement bornée. Ces athlètes éprouvent surtout des désirs et des besoins physiques. Ils sentent faiblement, et s'émeuvent avec peine. Il faut de puissans motifs pour les tirer de cette apathie habituelle : mais alors ils deviennent furieux, ils sentent alors qu'ils sont dans leur sphère ; et, parce qu'ils sont forts, ils peuvent se porter à de grands excès. Les travaux intellectuels n'ont rien d'agréable pour eux : s'ils font le sujet d'un entretien auquel ils peuvent prendre part, ils préfèrent rappeler les exploits que leur force leur a fait surmonter.

Les individus lymphatiques éprouvent de l'aversion pour les fa-

tigues du corps et de l'esprit. Ce n'est qu'avec peine qu'on les retire de cette indolence. Ils aiment à prolonger leur sommeil, et à passer leur vie dans la mollesse et dans l'inaction. Leur sensibilité est obtuse, leurs passions sont modérées ; ils perçoivent faiblement les impressions qu'ils reçoiveot, et n'ont le plussouvent pour les femmes qu'une froide indifférenee. Les personnes qui ont reçu en partage un tempérament nerveux sont douées d'une sensibilité exquise et d'un tact délicat. Elles doivent ces avantages à leur grande impressionnabilité, qu'ont augmentée la vie sédentaire, les travaux de cabinet, et tous les excitans physiques et moraux. Cette constitution, qui se développe avec la civilisation, est plus commune chez les femmes que chez les hommes. On en trouve aisément la cause dans leur organisation et daos leurs habitudes. Elles aiment à s'entourer de tous les objets capables de produire les émotions les plus fortes. La lecture des romans les plus passionnés est celle qui leur plaît davantage; et le spectacle n'a de charmes pour elles qu'autant qu'il éveille et qu'il excite leur sensibilité. Le tempérament mélancolique n'est-il pas plutôt une affection maladive qu'une constitution primitive et originelle?

Il ne faut pas croire que chaque homme présente exclusivement les caractères physiques et moraux de tel ou tel tempérament que nous venons de décrire : si on observe ses actions, on verra qu'elles ne dérivent pas d'un seul, mais de la fusion de plusieurs.

Les climats ont aussi de graodes influences sur le plaisir. La sensibilité étant plus vive et l'imagination plus ardente chez les habitans du midi, leurs passions sont plus nombreuses et plus violentes que chez les peuples septentrionaux ; mais, chez ces derniers, elles prennent plus de fnrce et de téoacité qu'elles n'en ont chez les premiers. Montesquieu fait remarquer qu'on peut, pour ainsi dire, distinguer les climats par les degrés de la sensibilité de leurs habitans, de même qu'on les distingue par les degrés de latitude. Les peuples du nord, obligés de lutter contre l'injustice de la température dans laquelle ils vivent, doivent faire usage d'alimens stimulans et de li-

queurs fortes; leur vie ne peut se soutenir qu'au moyen des excitations, qui en sont la conséquence. Ils sont peu aptes à apprécier les douceurs des jouissances intellectuelles qui charment de préférence les habitans du midi. La saison du printemps est surtout celle du plaisir; et, pour certains âges, celle de l'amour. Tout renaît avec elle, et concourt à nous inspirer la plus douce gaîté. C'est à cette époque que la nature nous offre le plus vaste tableau du bonheur.

Les effets d'une éducation bien dirigée sont des notions précises sur des objets qu'il nous importe plus ou moins de connaître, et le développement de toutes nos facultés qui nous portent au bien. Ces résultats ne peuvent pas avoir lieu sans produire des changemens dans nos goûts et dans nos déterminations; et conséquemment dans nos plaisirs. C'est de cette manière que l'éducation et que la législation, qui n'est que sa continuation, peuvent les modifier et leur imprimer un caractère utile et agréable pour celui qui en jouit, et avantageux pour la société.

Les anciens ont eu le grand art de faire servir les plaisirs des sens au profit du corps. Ils avaient fait de la danse une partie de leur gymnastique. Ils employaient la musique pour diriger et pour calmer les passions; ils embellissaient ainsi ce qui était utile, et rendaient salutaire la volupté.

Les amusemens furent associés à la sévérité des institutions qui donnèrent à Sparte sa force et sa splendeur. Les gouvernemens, en frappant les sens par des fêtes, des solennités publiques, des institutions généreuses, entraînent le peuple, toujours imitateur, et ont l'avantage de lui créer des mœurs, chose bien plus importante que de lui donner des lois (1). Les mœurs, en effet, sont une espèce d'habitude qui préside à toutes ses actions, qui donne à ses idées une direction uniforme, dont le but doit être de le porter au bien, moins par des préceptes que par une impulsion irrésistible.

(1) Plus d'états ont péri par la violation des mœurs que par la violation des lois. (MONTESQUIEU, Esprit des lois.)

Les différens gouvernemens apportent de grandes modifications dans les plaisirs que les peuples s'efforcent de goûter; et comme les rapports les plus intimes existent entre le bonheur public et le bonheur individuel, il n'est pas hors de propos de les indiquer ici.

Les habitans des contrées que le souffle du despotisme empoisonne ne présentent, le plus souvent, que langueur et inertie. Ils passent leur vie toute physique dans la plus froide indolence; et si quelquefois ils sortent de cet état, c'est par secousses, et pour se livrer aux excès d'une brutalité raisonnée. L'obéissance, pour eux, est l'esclavage; et l'autorité devient tyrannie dans leurs mains. Les peuples qui vivent sous un gouvernement plus juste arrivent plus sûrement à la prospérité. Moins superstitieux que les précédens, ils ne sont pas asservis à des préjugés aussi absurdes que dangereux. Ils cultivent les beaux-arts avec succès; ils sentent les attraits de la grandeur et de la gloire, et s'efforcent plus généralement à les obtenir. Les actions généreuses trouvent un plus grand nombre d'imitateurs, et les sentimens affectifs sont plus sincères et plus durables.

La fortune, en nous offrant mille occasions d'accroître la somme de nos plaisirs, augmente dans la même proportion la chaîne de nos malheurs. Il s'en faut bien qu'elle accorde tous les avantages qu'on en croit inséparables, et ses favoris ne sont pas nécessairement heureux. Le philosophe Cratès n'avait pour tout bien qu'une méchante cape et qu'une besace; et cependant il passa sa vie à rire et à jouer, comme s'il se fût continuellement trouvé dans des fêtes. D'un autre côté, combien de fois n'a-t-on pas vu des personnes, lassées d'une fatigante opulence, faire l'éloge d'une tranquille aisance qui s'approche bien plus du bonheur!

Nous avons prouvé que, quelque variées que soient les sources du plaisir, quelques nombreuses que soient ses nuances, il fallait toujours les rattacher aux sensations externes ou internes. Nous devons dire ici que ces sensations ne nous sont pas fournies par les organes sur lesquels elles agissent : ils ne sont chargés que de

recevoir l'impression; leur perception appartient au cerveau, et leur transmission à cette partie a été confiée an système nerveux. Il faut donc, pour la perception du plaisir, que rien n'empêche cette sensation d'arriver jusqu'à l'organe qui doit nous en donner connaissance, et que ce dernier jouisse de toute l'intégrité de ses fonctions.

Les effets du plaisir se bornent à la partie qui l'éprouve, ou influent sympathiquement sur tout l'organisme.

Aussitôt qu'une partie de notre corps est soumise à un contact voluptueux, sa sensibilité s'exalte, le sang y afflue de toute part, son volume et sa chaleur augmentent. Elle s'épanouit, comme si elle voulait saisir plus étroitement le corps qui l'excite, afin d'augmenter les points de contact. Si cette impression persévère quelque temps en conservant la même intensité, on sent naître des effets généraux : l'excitation de la sensibilité, qui n'était que locale, se répand dans toute l'économie. Souvent nous sentons circuler dans notre corps l'espèce d'ivresse qui a été produite par l'impression voluptueuse; il nous semble que notre cœur en soit le dispensateur, et qu'il porte partout ce feu sacré de la nature. La circulation est plus rapide, l'inspiration est promptement suivie de l'expiration, la transpiration cutanée est augmentée, le teint se colore et s'anime, les yeux deviennent vifs et brillans, le sourire est sur les lèvres. De ce libre exercice de nos fonctions résultent le sentiment de la vie, et un bien-être général qui produit le bonheur et la gaîté. Au moral, le sentiment du plaisir fait naître des idées de contentement; il relève l'espoir et la confiance; il inspire un air de triomphe et d'exaltation, et développe nos affections expansives et aimantes qui semblent amplifier notre existence et nous conquérir l'univers. Du concours de toutes ces sensations résulte le besoin du bien.

Mais il faut y faire attention, plus le plaisir est vif, moins il peut être durable. Notre économie ne pourrait pas en supporter les effets pendant long-temps sans en être fatiguée Elle doit nécessai-

rement réparer par le repos la déperdition que sa sensibilité a éprouvée, sous peine de voir éclater le dégoût et la douleur.

On peut abuser du plaisir de trois manières, par son usage anticipé, par son usage exclusif, et par la satisfaction des goûts contraires à notre propre intérêt et à celui des autres.

Si nous soumettons nos organes avant qu'ils aient acquis le complément de leur organisation à des impressions que, dans l'ordre naturel, ils ne devoient éprouver que plus tard, sans avantage réel pour le présent, nous dissipons les fonds du bonheur à venir. Ces organes, en effet, doivent jouir d'une certaine énergie pour recevoir l'impression, et pour fournir à la déperdition de sensibilité qu'elle entraîne; sans cela nous portons une funeste atteinte à leurs propriétés vitales, et nous flétrissons d'avance tous les plaisirs réservés à un âge plus avancé (1).

Le plus funeste présent que les parens puissent faire à leurs enfans, c'est une éducation trop molle. Aveuglés par leur tendresse, ils croient qu'ils doivent autant que possible les garantir du contact de l'air ambiant, les préserver de l'influence du soleil, réprimer des exercices auxquels ils se livrent avec ardeur, leur ordonner de prolonger leur sommeil sur un lit de duvet placé dans une alcove bien fermée, etc., etc.; et, sous le spécieux prétexte de mieux assurer leur frêle existence, ils empêchent au corps de prendre son accroissement, aux os leur solidité, aux muscles leur force, aux appareils vasculaires sanguins leur énergie, et à tous les organes

---

(1) Les plaisirs sont des fleurs que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fit naître.
Chacun a sa saison, et par des soins prudens
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans;
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère :
Où flétrit aisément leur beauté passagère.

VOLTAIRE.

le développement qu'ils auraient eu sans cet écart, sans cette violation de toutes les lois de la nature.

Ces enfans, condamnés à une vie aussi efféminée, s'étiolent comme les plantes privées de l'influence bienfaisante du soleil et de la lumière; ils sont maigres, pâles, restent sans énergie, et éprouvent de l'aversion pour toute espèce de mouvemens. C'est dans cette classe d'enfans que la petite vérole fait le plus de victimes, lorsque, par un aveuglement coupable, on ne lui a pas opposé la vaccine, que les convulsions, que l'hydrocéphale aiguë, que l'épilepsie, que les scrophules sévissent avec le plus de violence. Comment cette dernière affection ne ferait-elle pas des progrès aussi effrayans, lorsqu'on semble faire naître volontairement les causes les plus puissantes pour la produire. Ses prédispositions sont déjà bien assez nombreuses!

En revanche, ces petits individus possèdent une susceptibilité nerveuse excessive, et font souvent preuve d'une intelligence précoce (1). Cette circonstance dépend le plus souvent du rachitisme qui, en conservant les os dn crâne ramollis, permet au cerveau d'acquérir un volume remarquable. Si on abuse indiscrètement de ces heureuses dispositions, en excitant leur émulation par l'appât des succès et des récompenses, les espérances des parens s'évanouissent; le petit prodige auquel semblaient attachées de si hautes destinées ne tarde pas à éprouver une diminution notable dans ses facultés intellectuelles, et ses parens ont souvent le regret de le voir tomber dans la stupidité. Il peut encore se faire que l'exercice exclusif du cerveau ait dissipé les forces que la nature devait employer à l'accroissement du corps, et ait frappé l'économie d'une débilité qui lui sera bientôt funeste.

Une alimentation trop stimulante amène chez les enfans une foule d'accidens. La nature a placé dans le sein maternel celle qui

(1) Les observateurs citent plusieurs enfans étonnans sous ce rapport.

leur convient d'abord, et leur goût indique ensuite de quelle nature doit être celle qui doit lui succéder. Si on s'écarte de cette route pour obéir à des vues spéculatives et erronées, si on donne aux enfans des alimens épicés et des liqueurs spiritueuses, on émousse la sensibilité de leur palais, celle de leur canal digestif; on y produit une phlegmasie aiguë ou chronique, et sûrement on met de grandes entraves à l'accroissement des organes et à l'exercice régulier de leurs fonctions.

Que de dangers suivent les jouissances prématurées de l'amour! Cette anticipation est d'autant plus funeste, qu'elle frappe la société dans ses élémens, et qu'elle tend directement à la détruire, en énervant au début de leur carrière les individus les plus propres à concourir à sa conservation et à sa splendeur.

Ces résultats ont frappé les législateurs de tous les pays, et ils ont fixé différemment l'âge auquel on peut contracter le mariage, suivant les climats et les mœurs des peuples. Les Spartiates, jaloux de n'avoir que des citoyens vigoureux, ne permettaient pas aux hommes de se marier avant trente ans, et aux femmes avant vingt ans. Les anciens Germains, pour arriver au même but, avaient adopté une coutume analogue. Aristote ne veut pas que les hommes se marient avant trente-sept ans, et les femmes avant dix-huit. Notre code civil fixe à dix-huit ans pour les hommes, et à quinze ans pour les femmes, l'âge auquel on peut contracter le mariage. On peut dire en général qu'on doit se marier lorsqu'on a atteint une puberté parfaite, et qu'on en éprouve le besoin. Sans cela les plaisirs trop précoces produisent la débilité du corps et de l'esprit, un état de langueur et d'épuisement, et deviennent la source la plus féconde des maladies.

Les effets qui suivent la masturbation sont encore plus funestes. L'économie s'affaiblit rapidement, et tombe dans une maigreur effrayante. La peau de la face se décolore, les chaires deviennent molles, les yeux se cavent, la vue perd de sa bonté, les facultés intellectuelles baissent, leur exercice est pénible et sans charme,

l'imagination languit, la mémoire se perd, des douleurs vagues surviennent; souvent on observe des fièvres de différens caractères, et une foule de lésions du système nerveux, telles que des spasmes, des convulsions, des tremblemens, l'épilepsie, etc., etc.: enfin des altérations organiques diverses, provoquées par la persévérance de cet acte destructeur, peuvent amener le marasme, la fièvre hectique et la mort.

La nature, en multipliant dans notre intérêt les plus délicieuses jouissances, a dû nous punir d'abuser de sa générosité; mais inépuisable dans ses bienfaits, elle ne déploie ses moyens de rigueur que quand nous avons enfreint toutes les lois de l'hygiène, les préceptes de la morale, ceux de la religion, et quand nous sommes restés sourds au sentiment de douleur qu'elle a fait éclater pour nous avertir que nous courons à notre destruction.

Des excès qui se renouvellent rarement lorsque nous jouissons de la plénitude de notre vigueur n'offrent pas de grands inconvéniens. Nous possédons des ressources suffisantes pour rétablir promptement l'équilibre qu'ils ont détruit. Ces abus accidentels peuvent, pour certaines personnes, avoir l'avantage de prévenir les inconvéniens d'une vie trop uniforme. Mais, s'ils deviennent habitude, les individus qui l'ont contractée marchent à grands pas vers l'abrutissement; leur sensibilité se pervertit, et pour leur donner des sensations conformes à leur nouvelle manière d'être, il faut qu'elles soient contraires à l'organisation et à la société. Ils ne trouvent plus de jouissances que dans ce qui détermine l'irritation. Il leur faut toujours des excitations plus fortes, et ils finissent par être réduits à déchirer leurs organes pour provoquer de nouvelles jouissances. Quand on est parvenu à ce point, on a vidé la coupe de la volupté, il n'en reste que la lie. Des maladies sans nombre viennent les assaillir, et les marquent du sceau de la crapule et de l'abrutissement. C'est ainsi que l'ivrogne, que le libertin, plongés dans le bourbier des débauches, n'éprouvent que l'amer dégoût d'une vie délabrée, et qu'enivrés des dégoûtans plaisirs qu'ils

paient de mille souffrances et d'une mort prématurée, ils affaiblissent jusqu'au seul sentiment qu'on ne refuse jamais aux malheureux, la compassion des peines qu'ils endurent.

Il n'est que trop vrai que la dégradation morale enfante les goûts les plus dépravés et les plus destructifs de la morale et de la société. Oui, on a vu l'homme mêler le crime à ses plaisirs, puisqu'il faut ranger parmi les hommes un Tibère, un Héliogabale, un Caligula, un Néron, un Alexandre VI, et bien d'autres qui ont passé leur vie dans des rangs moins élevés. Tous ces monstres pardonnaient les crimes de ceux qui savaient exécuter en leur présence les plus hideuses débauches; ils aimaient à goûter des voluptés incestueuses, et se plaisaient à voir couler le sang des victimes qu'ils faisaient égorger. Lorsque, pouvant braver impunément tout ce qu'il y a de plus sacré dans le monde, on porte aussi loin la dépravation et l'atrocité, et qu'on trouve des complices pour les partager, rien ne peut arrêter un tel débordement, et ces hommes parviennent à force de crimes à étouffer les cris de leur conscience et de leurs remords. C'est de cette manière qu'une atrocité mène à une atrocité plus révoltante encore; et ce ne fut qu'après avoir commis les crimes les plus horribles que Néron fit égorger sa mère pour voir le sein où il avait pris naissance.

Nous ne saurions trop le redire, le plaisir, pour être parfait, ne doit pas être réprouvé par notre organisation, et ne doit nuire à personne. Cette dégradation physique et morale ne dépend que de son abus; il est donc bien important de la prévenir. Pour arriver à ce résultat, il faut avoir le courage de regarder en face et de descendre dans l'examen de tous les crimes qu'un homme perverti peut commettre, chercher à découvrir les circonstances générales qui les ont provoqués, les passions qui les ont suscités, et les causes principales qui les ont fait naître : alors on pourra attaquer le mal dans sa racine, et opposer une barrière à des crimes contre lesquels la raison, la morale, l'éducation, les châtimens, la religion, ont été impuissans.

La société doit elle être éternellement condamnée à s'isoler pour toujours, et à frapper d'une mort violente ses enfans égarés et rebelles?

CHAPITRE II.

Du plaisir considéré comme moyen thérapeutique.

> On est heureux quand on peut offrir aux malades des secours salutaires déguisés sous l'image du plaisir.
>
> Tissot, *Gymnastique médicale.*

Jusqu'à présent nous avons essayé de prouver que le principal effet du plaisir était de nous attacher à la vie en nous portant à rechercher tout ce qui était nécessaire à notre conservation; qu'il était le but de toutes nos actions et la conséquence de l'exercice régulier de nos facultés et de nos fonctions; que de son impression il résultait toujours un bien-être général ou local; et qu'enfin il pouvait faire naître des sentimens douloureux par sa persévérance et son abus.

Ces résultats prouvent son importance dans le traitement des maladies, et les secours que le praticien peut en tirer. Pour en montrer l'utilité, il suffit de faire observer que, quand il existe, les maux ne sont pas sentis, et que la douleur se tait à sa voix consolante, pourvu qu'elle ne dépende pas de la cause que nous avons signalée. Les sensations agréables sont donc un des moyens les plus puissans que le médecin puisse opposer à l'innombrable cohorte des affections qui frappent l'humanité; et quand il saura bien les diriger, il en retirera d'immenses avantages.

Notre art ne se borne pas à l'application de quelques topiques, de quelques moyens mécaniques, à la prescription des médicamens, etc., etc., il embrasse un plus vaste horizon, et son ministre a une tâche plus noble à remplir. Il doit aller consulter l'âme de son malade; et s'il la trouve opprimée sous le poids des malheurs

et des chagrins, il reconnaîtra qu'ils peuvent occasionner les douleurs physiques dont il se plaint, et dès-lors, mettant moins de confiance dans les prescriptions pharmaceutiques, il aura recours aux secours moraux, bien plus capables de rétablir l'intégrité de la vie. C'est ici la partie la plus difficile de la médecine ; elle exige une sagacité peu ordinaire, une âme grande et sensible, et souvent des lumières acquises à l'école du malheur. Mais arrêtons là des considérations qui n'appartiennent qu'indirectement à notre sujet, et indiquons les maladies qui reçoivent les plus heureuses influences des impressions agréables qu'on peut considérer comme autant de variétés du plaisir. Il est évident qu'elles sont utiles dans toutes les affections auxquelles notre organisation est exposée, et qu'on doit toujours chercher à les faire naître. On doit seulement avoir le soin de les varier suivant les circonstances, et de les adapter à l'exigeance des cas particuliers. Parmi les maladies sur lesquelles elles ont le plus d'avantages, les névroses occupent sans contredit le premier rang.

De tout temps cette influence salutaire a été appréciée à sa juste valeur. M le professeur *Pinel* s'exprime ainsi en parlant du traitement de la mélancolie : « Aux deux extrémités de l'Égypte, qui était alors très-peuplée et très-florissante, il y avait des temples dédiés à Saturne, où les mélancoliques se rendaient en foule, et où des prêtres, profitant de leur crédulité confiante, secondaient leur guérison, prétendue miraculeuse, par tous les moyens naturels que l'hygiène peut suggérer : jeux, exercices récréatifs de toute espèce institués dans ces temples, peintures voluptueuses, images séduisantes exposées de toute part aux yeux des malades. Les chants les plus agréables, les sons les plus mélodieux charmaient souvent leurs oreilles : ils se promenaient dans des jardins fleuris, dans des bosquets ornés avec un art recherché ; tantôt on leur faisait respirer un air frais et salubre sur le Nil, dans des bateaux décorés, et au milieu des concerts champêtres ; tantôt on les conduisait dans des îles riantes, où, sous le symbole de quelque divinité protectrice,

ou leur procurait des spectacles nouveaux et ingénieusement ménagés, et des sociétés agréables et choisies. Tous les momens enfin étaient consacrés à quelque scène gaie, à des danses grotesques, à un système d'amusemens diversifiés et soutenus par des idées religieuses. Un régime assorti et scrupuleusement observé, le voyage nécessaire pour se rendre dans ces saints lieux, les fêtes continuelles instituées à dessein le long de la route, l'espoir fortifié par la superstition, l'habileté des prêtres à produire une diversion favorable et à écarter des idées tristes et mélancoliques, pouvaient-ils manquer de suspendre le sentiment de la douleur, de calmer les inquiétudes, et d'opérer souvent des changemens salutaires qu'on avait soin de faire valoir pour inspirer la confiance et pour établir le crédit des divinités tutélaires (1)? »

On trouve dans les auteurs modernes plusieurs observations de monomanes qui ont dû leur guérison à des distractions à peu près semblables. Les plus efficaces sont, l'habitation de la campagne, les exercices et les travaux qu'elle réclame, et tous les passe-temps agréables qu'on sait procurer avec adresse. Il faut leur créer, autant que possible, des occupations toujours variées, et telles, qu'elles fassent diversion avec leur manière de vivre. Ces changemens, en éloignant leur imagination de l'idée fixe qui les tourmente, sont les meilleurs moyens qu'on puisse opposer à cette névrose.

Dans l'hystérie et l'épilepsie, ces mêmes distractions secondent puissamment l'effet des médicamens. On observe que ces affections sont rares chez les jeunes filles qui mènent une vie active, pénible et laborieuse, tandis qu'elles sont fréquentes chez celles qui vivent dans la mollesse et l'inaction. Ce fait trace la conduite que le médecin doit tenir. Il doit recommander les promenades fréquentes et les exercices de toute espèce; des travaux utiles et récréatifs, tels que la danse, la musique et les beaux-arts du goût de la malade, si cela

(1) Nosographie philosophique.

est praticable, et le mariage, si son âge, sa constitution et ses désirs le réclament. Ces maladies ont souvent cédé aux plaisirs de l'amour. On lit dans les Éphémérides des curieux de la nature le fait suivant : Une jeune fille qui depuis dix ans passait pour épileptique, s'abandonne aux jouissances vénériennes avec un soldat, et guérit : son amant est obligé de rejoindre ses drapeaux ; aussitôt, elle est atteinte de fureur utérine.

Le médecin *Bouvard* est appelé pour donner ses soins à un négociant qui, en apprenant la nouvelle d'une banqueroute qui le ruinait, était tombé dans une stupeur mortelle. Pour le rappeler à la vie, il fait l'ordonnance suivante :

Bon pour trente mille francs,
Chez mon notaire,
Bouvard.

et à l'instant l'honnête négociant est guéri.

Le congé, ou seulement la permission qu'on donne à un nostalgique d'aller voir son pays, est une formule qui produit un aussi puissant effet. Il n'y a qu'un instant, il marchait à grands pas vers la tombe, les moyens pharmaceutiques étaient d'une inutilité absolue ; et maintenant qu'il a l'espérance de revoir sa patrie, les accidens cessent, sa physionomie s'anime, ses forces lui sont rendues, sa santé paraît à peine avoir été altérée ; il semble qu'un charme enchanteur l'ait rendu méconnaissable. Malheureusement les gouvernemens ne permettent pas toujours aux médecins de recourir à des secours aussi efficaces ; ils ne peuvent pas donner des congés à tous les soldats nostalgiques ; mais ils peuvent leur donner l'espérance qu'ils en obtiendront bientôt, redoubler de prévenances à leur égard, et les entretenir fréquemment du sujet auquel sont attachés leur santé et leur bonheur.

D'après ce que nous avons dit des effets du plaisir sur l'économie, il est évident qu'il faut ranger son impression parmi les moyens stimulans. Lorsqu'il est brusque et sensuel, il ne convient pas dans les maladies aiguës inflammatoires ; les soins du médecin

doivent se borner à procurer au malade un calme agréable et à l'isoler de toutes les impressions fâcheuses qu'il pourrait recevoir. Mais dans les fièvres intermittentes les émotions morales instantanées ont souvent été très - avantageuses. Les cures surprenantes qu'on en rapporte doivent être attribuées à quelque affection vive de l'âme, à une confiance aveugle, à une conviction intime, à une espérance illimitée, et à la tendance qu'ont les hommes de croire au merveilleux. *Pechlin* cite une personne qui a été guérie d'une fièvre tierce et d'un ictère par une joie vive et inattendue. Le prince de Saxe Weimar était habitué à ressentir les prodromes d'une fièvre double tierce à midi précis. Depuis long-temps elle avait résisté à tous les médicamens. *Huffeland* avance un jour son horloge de deux heures; et la joie qu'éprouva le prince de se croire guéri le guérit réellement. Nous connaissons l'observation d'une fièvre quarte qui, rebelle à tous les moyens les plus sagement administrés contre elle, ne céda qu'à l'impression que fit naître chez la personne qui en était atteinte la vue du portrait de sa meilleure amie.

Dans les affections qui s'accompagnent d'une grande débilité, il n'est pas indifférent d'occuper les malades d'idées gaies ou tristes; puisque les premières produisent toujours une excitation favorable, et les autres un affaiblissement toujours dangereux. *Vandermye* (1) rapporte que les Français qui faisaient partie de la garnison de Breda, en 1625, échappaient au scorbut par leur gaîté naturelle, qui ne les abandonnait pas au milieu des fatigues et des dangers d'un aussi long siége, tandis que le découragement qui régnait parmi les Anglais et les Hollandais multipliait chez eux le nombre des malades. La relation médicale de ce même siége fournit une autre preuve bien puissante de l'heureuse influence que peut avoir l'espérance d'un prompt retour à la santé. La garnison de cette

(1) Cité par M. le professeur *Richerand* dans sa Nosographie chirurgicale.

place, affectée de scorbut au plus haut degré, était sur le point de se rendre à l'ennemi qui l'assiégeait. Le prince d'Orange, averti de ces dipositions, lui envoie un médicament qu'il assure être du plus haut prix et de la plus grande efficacité. On ne pouvait en donner que quelques gouttes à chaque malade. Les soldats n'en avaient pas plus tôt goûtés qu'ils se trouvaient mieux et ne tardaient pas à guérir.

MM. *Pinel* et *Richerand* pensent qu'on doit attribuer la grande mortalité qui frappe les enfans abandonnés en commun à la charité publique, dans les hospices, où ils sont confiés à des nourrices mercenaires, au sentiment de tristesse qu'ils éprouvent de se voir sans parens et sans consolations. Ils sentent de bonne heure combien leur sort est déplorable, et tombent dès l'âge de sept à huit ans dans une mélancolie qui favorise chez eux le développement des scrophules. Pour prévenir cette dernière affection, et pour la guérir quand elle existe, on doit bien plus compter sur les ressources de l'hygiène que sur les médicamens. On observe que le rire provoqué chaque jour par le chatouillement des hypochondres et de l'épigastre est très-avantageux pour la guérison de l'atrophie mésentérique.

Scaron, par suite de sa gaîté naturelle, n'éprouvait pas les souffrances qui accompagnent la goutte. *Cardan*, pendant ses méditations, ne ressentait pas ces mêmes douleurs, et elles reparaissaient aussitôt que son esprit se détendait. Le médecin physiologiste se rend facilement raison de ces faits, et peut trouver plusieurs fois dans sa pratique l'occasion de les utiliser.

Les passions tristes conduisent à toutes les maladies, et surtout aux lésions organiques contre lesquelles notre art est impuissant. *Desault* et M. le professeur *Corvisart* ont remarqué que les maladies du cœur et que les anévrismes de l'aorte se sont multipliés avec les horreurs de la révolution. On pourrait peut-être étendre cette observation aux autres altérations organiques. Il paraît qu'elles sont plus fréquentes dans les bouleversemens politiques que dans le calme ordinaire de la vie.

Les chirurgiens militaires sont convaincus que les émotions de la terreur aggravent l'état des plaies, et les disposent à se frapper de pourriture d'hôpital et de gangrène, tandis que le contentement et l'espérance facilitent leur cicatrisation. M. le professeur *Moreau* a publié (1) un fait bien remarquable, qui vient à l'appui de cette proposition. Nous allons en faire connaître les principales circonstances.

Le 28 juin 1793, le nommé Marchand fut blessé au bras par un coup de fusil tiré presqu'à bout portant. Le désordre fut énorme. L'humérus était fracturé en éclats; plusieurs fragmens faisaient saillie au millieu des parties molles. Il resta quatre jours dans cet état, sans pouvoir se procurer de secours. Le cinquième il fut transporté à l'hospice des Irlandais à Nantes. Les chaires étaient gangrénées, et la partie inférieure du bras ne tenait à sa partie supérieure que par des lambeaux désorganisés. L'amputation fut pratiquée : pendant cinq jours Marchand ne s'occupa que de ses douleurs; le sort de sa femme et de ses enfans lui inspira les plus lugubres idées. La fièvre s'alluma, la suppuration devint lente et pénible; la surface de la plaie était pâle, et ses bords étaient renversés et livides. Seize jours après l'amputation, M. B***, chef de la manufacture d'indienne, est de garde à l'hôpital où se trouvait Marchand : il est frappé de l'expression de tristesse et d'angoisse qui se peignait sur son visage; il l'interroge, et apprend la cause de ses inquiétudes et de son chagrin; il le console, lui promet d'avoir soin de sa famille, de la recueillir dans sa maison, et d'en faire son asile après sa guérison. Dès-lors le pouls, qui était petit, irrégulier, concentré, prit du développement; l'appétit reparut, la plaie se cicatrisa heureusement, et, trois mois après son accident, Marchand alla se rejoindre à sa famille, chez le mortel bienfaisant à qui il dut à la fois la vie et le bonheur.

On a également observé, pendant les guerres que nous avons

(1) Mémoires de la Société médicale d'émulation, première année.

soutenues contre l'Europe, que les blessés qui appartenaient aux armées vaincues succombaient en plus grand nombre des suites des opérations qui leur avaient été pratiquées, que ceux dont la victoire avait couronné la valeur, quoiqu'on leur partageât les mêmes soins et les mêmes attentions. En éloignant les blessés des batteries et du champ de bataille, en les occupant d'objets qui les réjouissent, en faisant briller à leurs yeux l'espérance d'une guérison prochaine, on peut prévenir le tétanos, complication d'autant plus funeste, qu'elle est presque toujours mortelle. Enfin *Bonnefoy* (1) a rassemblé plusieurs faits qui prouvent qu'on doit attribuer à la joie des guérisons inespérées. C'est ainsi qu'Erasme, suffoqué par une vomique, en fut délivré par un accès de rire qui la fit abcéder : par reconnaissance il fit l'éloge de la folie. Un cardinal mourant dut la vie à son singe, dont la figure grotesque coiffée d'un chapeau lui causa de grands éclats de rire.

Nos sensations n'ont pas seulement pour but de nous faire connaître les impressions extérieures, elles indiquent la manière dont nos fonctions s'exécutent, et les dangers auxquels nous sommes exposés par suite des altérations qu'elles peuvent éprouver. Le délire joyeux qu'accompagne les ris est d'un moins fâcheux présage que quand il est sombre et triste. (*Hipp.*, sect. VI, aph. 53.)

On peut dire d'une manière générale que dans toutes les maladies la crainte de la mort est d'un mauvais augure. Au début des maladies aiguës, on doit se défier d'une joie trop vive; elle pourrait bien être le prélude du délire. Il est certain que la patience et que la tranquillité d'âme sont de bons signes dans les maladies, tandis qu'elles sont prolongées et rendues plus dangereuses par le découragement et l'impatience. Enfin des impressions tristes et effrayantes ont souvent occasionné des convulsions et la mort.

Maintenant que nous connaissons l'importance du plaisir considéré

---

(1) Mémoire sur les passions de l'âme, prix de l'académie de chirurgie.

comme résultat de toutes les sensations agréables, et que nous avons indiqué les maladies où elles peuvent être avantageuses, nous devons dire comment on peut les faire naître; cette étude est d'autant plus importante, qu'elle embrasse toute la médecine morale. Elles peuvent être produites par des substances introduites dans notre économie; mais c'est le cas le moins avantageux comme moyen thérapeutique, et celui qu'on doit chercher le moins souvent à obtenir, ou bien par des impressions agréables reçues par quelques-uns de nos sens, ou bien par les passions gaies et les sentimens affectifs qu'on fait naître.

Tout ce qui échauffe l'organisme, qui repousse vers la circonférence l'activité et la sensibilité, amène le contentement et la gaîté. C'est ainsi qu'un bain chaud égaie un homme accablé de tristesse, et que les boissons chaudes, spiritueuses, et tous les excitans diffusibles produisent un bien-être appréciable aussitôt qu'ils sont introduits dans l'estomac. Cette sensation, jointe à leur propriété fortifiante, dont les malades croient avoir besoin, expliquent l'usage abusif que plusieurs en font. La pomme épineuse excite le délire et une sorte de volupté; aussi certaines compositions où elle entre font-elles les délices des Indiens. La belladone et quelques autres narcotiques possèdent des propriétés à peu près analogues, mais beaucoup moins marquées. Les Turcs, qui usent de l'opium à peu près comme nous du café, peuvent en prendre des doses très-considérables. Cette liqueur les enivre, les rend courageux, intrépides, tient leurs facultés intellectuelles à demi éveillées, et leur procurent des rêves voluptueux analogues aux pieuses extases des béats fanatiques. Quand ils en prennent une quantité trop forte, ils sont jetés dans un état voisin de la fureur et du délire. *Kœmpfer*, dans un festin avec les Perses, avale une composition opiacée dont ils font un fréquent usage (1). Il éprouve

(1) Il paraît que c'est une confection de chanvre et d'opium, que les naturels nomment *bengé*.

aussitôt une joie indicible, se livre à des jeux folâtres, à des éclats de rire excessifs. Étant monté à cheval après le dîné, il croit voler dans les airs, il parcourt dans son imagination la vaste route des cieux, et pense dans son délire avoir été admis à la table des divinités célestes. Le café, le thé, le girofle, la muscade, le tabac, l'alcohol, le vin, etc., etc., sont les principaux excitans dont nous faisons usage. Sans avoir des propriétés aussi éminentes que les précédens, pris à des doses convenables, ils éveillent la gaîté et nous plongent dans d'agréables rêveries. L'intérêt de notre conservation nous commande de ne pas en abuser dans l'état de santé; et dans les maladies leurs inconvéniens excèdent de beaucoup les avantages qu'on croit en retirer. Si on en permettait l'usage, ils ne manqueraient pas de produire une violente excitation générale et l'inflammation du canal alimentaire.

Le protoxide d'azote, respiré pur et en assez grande quantité, a été signalé par M. *H. Davy*, comme pouvant produire des frémissemens très-agréables dans la poitrine et les extrémités. Ce fait n'offre aucune utilité pour nous, et d'ailleurs ces résultats sont contredits par les expériences qui ont été faites en France.

Les impressions agréables reçues par nos sens méritent une attention particulière.

Le chatouillement de la peau des pieds, des mains et de l'épigastre, développe d'abord du plaisir. Pour peu qu'il ait de durée, il devient douloureux; la partie irritée se gonfle et rougit, une excitation analogue éclate sympathiquement dans l'estomac, et amène des nausées et des vomissemens. L'anxiété est insupportable, les syncopes se succèdent avec rapidité. Les extrémités sont prises de mouvemens convulsifs; cet accident devient bientôt général; et si le chatouillement persévère long-temps, la mort arrive avec des douleurs déchirantes. C'est avec un semblable supplice qu'on voulait convertir les réformés des Cévennes.

La première impression des substances excitantes a lieu sur l'organe du goût; de là de nouvelles jouissances, et, ainsi que nous

l'avons établi, une cause puissante de nouveaux abus. Les odeurs douces et agréables peuvent distraire l'homme souffrant, et lui procurer des intervalles de soulagement et de consolations. Des voyageurs épileptiques ont été subitement guéris ou soulagés en respirant l'odeur des bananiers, et des arbres myrrifères de l'Arabie. On ne peut nier que les odeurs qui s'exhalent des jardins ne puissent, en réjouissant l'âme et en récréant l'imagination, contribuer au rétablissement de la santé. M. *Alibert* dut la convalescence d'une maladie de langueur à l'attention qu'avait une femme de parer son asile de fleurs, qu'elle avait le soin de retirer pendant la nuit. Mais de cette pratique il peut résulter de grands inconvéniens : des odeurs fortes respirées sans mesure peuvent donner lieu à des accidens graves; *Cullen* et *Tissot* en citent plusieurs exemples.

Plusieurs médecins ont dû des succès à leur lyre. *Pomme* et *Tissot* ont dissipé par les charmes de la musique des accès d'hystérie. Ce même moyen a souvent servi à *Sauvages* pour guérir la migraine. Il existe dans les mémoires de l'académie des sciences pour l'année 1707 l'observation d'un musicien et d'un maître à danser qui ont été guéris d'une fièvre ardente avec redoublement; le premier, en entendant chanter les cantates de Brennier; et l'autre, par l'exécution d'un morceau de musique sur le violon. La musique peut faire cesser un délire furieux, comme le prouve l'observation de *Saül* (1). Il serait facile de citer plusieurs autres faits analogues; ils appartiendraient surtout aux névroses, et notamment à l'épilepsie, à l'hystérie, à la catalepsie, etc., etc. Pour retirer de la musique les avantages qu'elle promet, il faut choisir un rhythme et un mouvement convenable à la situation du malade. Des chants et des mouvemens différens produisent des effets opposés. On peut

(1) « Quandoquè spiritus Domini malus arripiebat Saül. David tollebat citharam, et percutiebat manu suâ, et refocillabatur Saül, et leviùs habebat; recedebat enim ab eo spiritus malus. » (*Lib.* I *Reg.*, cap. 16, v. 23.)

par le même moyen calmer les passions, porter à la mélancolie, à la tristesse; ou ébranler l'organisation, et entraîner à la gaîté, au courage, à la fureur. Il serait absurde de faire exécuter une musique guerrière, animée, devant un maniaque ou un homme qui est pris d'un délire furieux; de faire entendre à une personne mélancolique des sons plaintifs et amoureux. Une musique bien adaptée à l'état du malade n'a jamais de suites dangereuses; elle sert toujours à faire oublier momentanément ses souffrances, si elle n'emporte pas la maladie.

Parmi les passions, l'espérance est une des plus salutaires : on peut y joindre la joie et l'amour, pourvu qu'elles soient modérées, et qu'elles ne soient pas provoquées trop brusquement. *Ettmuller* (1) rapporte qu'un jeune homme fut guéri d'une maladie très-grave par des lettres qui lui annonçaient les plus heureuses nouvelles; mais, ayant appris ensuite qu'elles étaient supposées, il retomba dans son premier état, et mourut. Au rapport de *Tissot* (2), un homme consumé de marasme fut guéri par l'amour qu'il conçut pour une veuve qui le soignait, et dont il fut payé de retour; Perdicas retrouva la santé dans l'amour qu'il inspira à Philla; et *Erasistrate* sut employer le seul remède qui pouvait faire cesser la fièvre brûlante d'Antiochus. Chez des personnes irritables, si ces impressions étaient trop vives, elles pourraient entraîner des suites dangereuses, et même mortelles. Dans le mémoire de *Bonnefoy* (3), il existe plusieurs observations qui confirment ce principe important. Son application ne se borne pas à l'état pathologique, et ces mêmes passions ont été plusieurs fois funestes dans la plus parfaite santé. Beaucoup d'hommes sont morts sur le sein d'une jeune épouse et d'une amante adorée. Pindare, dont les chants ont si bien célébré l'amour, en mourut la victime; et le

(1) Pratique de médecine.

(2) Traité des maladies des nerfs

(3) Loco citato.

chantre de la Jérusalem délivrée succomba à cette même passion. Denis de Syracuse paya de sa vie l'honneur d'une palme académique. Un excès de joie a fait périr le peintre Zeuxis; il fut provoqué par la vue du portrait d'une vieille qu'il venait d'achever. Une mère spartiate mourut subitement en voyant un fils chéri qu'elle croyait tué à l'armée; et l'histoire romaine fait mention de deux mères qui succombèrent de la même manière en revoyant leurs fils qu'elles croyaient morts en combattant à Cannes. Mais, en nous approchant davantage de notre époque, ne savons nous pas que la nièce de Leibnitz mourut en trouvant soixante mille ducats que lui laissait son oncle; et qu'un excès de joie termina les jours de Fouquet en apprenant que Louis XIV lui pardonnait et lui rendait sa liberté. Enfin le pape Léon X trépassa d'aise, dit Montaigne, *en apprenant la nouvelle de la prise de Milan, qu'il avait extrêmement pourchassé.*

Les plaisirs bruyans ne peuvent être provoqués utilement que quand il faut opérer une grande perturbation; ils ne conviennent pas pour soustraire un infortuné au chagrin qui le dévore, il en serait bientôt fatigué, et ils ne feraient qu'augmenter ses douleurs. Le médecin doit rapprocher de son malade tout ce qui peut lui inspirer des idées agréables, et lui procurer une félicité douce et permanente. Les beaux-arts ont souvent fait la consolation des personnes atteintes de maladies chroniques, et mêmes mortelles; ils servent toujours à les défendre des sentimens pénibles que provoque leur situation. Il devra consulter ses goûts, ses inclinations, ses habitudes, les flatter autant que possible, et lui montrer sa guérison comme très-prochaine. Toutes les consolations dont il l'environnera doivent être variées et présenter l'attrait de la nouveauté; il faut qu'elles lui soient profitables sans qu'il s'en doute, et sans qu'il en puisse deviner le motif. Des preuves d'une tendre sollicitude, des paroles consolantes, une prévenance attentive, un zèle exempt d'affectation, l'espoir d'un prompt rétablissement, redoublent en quelque sorte l'efficacité des remèdes qu'on leur administre. L'art qui veille à la prospérité

de l'homme vivant ne saurait trop multiplier ses moyens de défense et ses instrumens de conservation. La mort a mille armes pour détruire, il faut mille armes pour la repousser. Il est glorieux pour un médecin de penser qu'il est appelé à remplir d'aussi belles fonctions, et que par ses talens et ses vertus il concourt puissamment au rétablissement de la santé. C'est là le plus beau but qu'il soit possible d'atteindre; car « réparer est presque aussi beau que faire (1) », et la plus belle prérogative qui ait été donnée aux hommes; elle élève ceux qui la remplissent au-dessus de leurs semblables. *Medicus enim philosophus Deo æqualis habetur* (2).

Il ne suffit donc pas que le médecin ait étudié avec fruit les préceptes de son art; il faut qu'il sache parler à l'âme de son malade, et le consoler lorsqu'il ne lui offre que des secours impuissans. Le vieillard de Cos voulait que le médecin prît part aux souffrances de ses malades; et pour décider de l'aptitude d'un candidat, il cherchait à savoir s'il aimait mieux les hommes que la science, parce qu'il était persuadé que l'amour de l'humanité produit nécessairement l'amour de l'art : sans cette condition il pourra être savant sans doute, mais il ne sera jamais un véritable médecin.

Les personnes qui environnent le malade doivent imiter la conduite du médecin; qu'elles n'oublient jamais qu'il a les yeux fixés sur elles, qu'il saisit les nuances les plus fugitives de leurs actions, le sens le plus abstrait de leurs paroles, et que leur imagination métamorphose en fantômes monstrueux les choses les plus insignifiantes. Elles doivent être bien convaincues que de leur manière d'agir il en résultera ou un bien-être toujours avantageux, ou une impression de crainte et de tristesse toujours fâcheuse, et souvent mortelle. « Si je reviens de ma maladie, disait Mirabeau, je ferai un

(1) *Voltaire*, Dictionnaire philosophique.

(2) *Hipp.*, de decenti habitu.

bon mémoire sur l'art du garde-malade (1). » Malgré ce concours de circonstances, souvent les malades ne sont pas maîtres de profiter des consolations qu'on leur offre ; ils ne peuvent pas se soustraire à la douleur, et quelquefois ils semblent s'y complaire. Il ne reste alors qu'une chose à faire : c'est de s'attrister avec lui, et d'augmenter ses souffrances; quand elles sont partagées, elles sont plus supportables; et pour procurer ce soulagement, il faut plus de cœur que de génie. Cette conformité de sentimens attendrit cet infortuné, souvent lui arrache des larmes, et prévient les suites funestes d'un chagrin concentré. Bien des personnes n'ont dû leur rétablissement qu'à une abondante effusion de larmes.

A cause de la propriété qu'a le plaisir de donner plus d'énergie aux forces vitales, il peut être, ainsi que nous l'avons établi, d'un grand secours dans les maladies de langueur. On recommandera donc un genre de vie agréable et varié, les distractions et les amusemens du goût du malade ; les voyages, si sa fortune le permet : on lui conseillera les eaux minérales, qui à des sites agréables réunissent des propriétés médicinales applicables à leur état. Les spectacles sont de puissans moyens de diversion ; mais un médecin prudent ne doit pas oublier qu'ils sont capables de réveiller les passions qui ont pu faire naître la maladie à laquelle on les oppose. M. *Esquirol* n'a pas eu à s'en louer dans le traitement des aliénations mentales. On ne doit jamais, quels que soient les désirs et les sollicitations du malade, lui annoncer qu'il est atteint d'une affection mortelle; peu d'hommes ont assez de courage pour regarder, sans en être effrayés, la mort qui va les saisir (2). Si on pou-

(1) Journal de la maladie de Mirabeau, par le professeur *Cabanis*.

(2) Mirabeau était dans ce cas. Le dernier jour de sa vie, il fait ouvrir les fenêtres de son appartement dès le matin, et dit, d'une voix assurée et d'un ton calme, à un membre de l'assemblée constituante qui lui était des plus chers : « Mon ami, je mourrai aujourd'hui ; quand on en est là, il ne reste plus qu'une chose à faire, c'est de se parfumer, de se couronner de fleurs, de s'environner

vait découvrir leurs secrets sentimens, on verrait qu'ils font parade d'un courage affecté, qu'ils aiment à être abusés, et que l'espérance leur reste toujours. La seule obligation que le médecin doive remplir, c'est de prévenir ses parens du danger qui le menace. *Huffeland* (1) rapporte qu'ayant cédé imprudemment aux vives instances d'un officier prussien arrivé au troisième degré de la fièvre hectique, il lui fit connaître sa malheureuse situation, et qu'il eût la douleur d'apprendre qu'aussitôt qu'il se fut éloigné, cet officier s'était armé d'un pistolet, et avait terminé sa carrière. Dans les maladies mortelles le médecin a un devoir impérieux à remplir; il doit visiter souvent la victime qu'elles vont frapper, afin de lui offrir des consolations et des espérances, qui sont toujours accueillies avec une vive confiance : il peut, dans presque tous les cas, la bercer d'illusions continuelles; tout en perdant l'espoir de pouvoir la sauver, il faut que son courage lui reste, et qu'il ne cesse de disputer la vie qu'au dernières attaques de la mort. Abandonner cet infortuné serait une cruauté; il s'apercevrait bien vite du malheur qui l'attend, et l'homme est bien malheureux quand tout ce qui l'entoure semble le fuir et le dédaigner. Les personnes qui l'approchent doivent affecter un air tranquille et serein, lui offrir toutes les consolations de l'amitié, et redoubler à son égard de soins, de prévenances et de tendresse : c'est ainsi qu'on laisse ignorer l'approche de la mort, et que le malade quitte avec moins de déchirement le dernier jour de l'existence.

Les plaisirs calmes et tranquilles sont encore un puissant moyen pour hâter la convalescence, et pour rétablir l'équilibre des fonctions; dans beaucoup de cas ils forment la base des traitemens prophylactiques. Tout le monde sait que la tristesse est un poison pour les équipages, et que son antidote est la gaîté ; ces faits ont été

de musique, afin d'entrer agréablement dans ce sommeil dont on ne se réveille plus. » (Journal de la maladie de Mirabeau, par le professeur *Cabanis*.)

(1) Journal de médecine pratique.

mis hors de doute par les voyages du capitaine Cook, et par la brillante campagne maritime de 1796. La flotte était composée de vingt-cinq vaisseaux de ligne, et était commandée par l'amiral Bruis. Elle ne perdit pas un seul homme, quoiqu'elle se trouvât dans des circonstances défavorables, et que chaque bâtiment fût plus que complètement armé. On doit attribuer ces heureux résultats, dit M. *Kéraudren* (1), aux soins attentifs de l'amiral pour soutenir le moral des équipages, et aux occasions qu'il leur offrait lui-même de se livrer à la gaîté en leur permettant de communiquer avec la terre, et en leur abandonnant le soir, lorsque la manœuvre le permettait, le gaillard d'arrière, qui était à l'instant transformé en salle de danse et de jeu.

Enfin, puisqu'une gaîté habituelle facilite le jeu des organes, maintient un embonpoint modéré, et conserve long-temps au corps l'air fleurissant de la jeunesse, on voit que le plaisir contribue à la beauté et à la longévité. Fontenelle, qui vécut près d'un siècle, évitait soigneusement tout ce qui pouvait lui causer de la tristesse et du chagrin.

(1) Article *Hydrographie* du Dictionnaire des sciences médicales.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* Pariset).

I.

Ubi somnus delirium sedat, bonum. *Sect.* 2, *aph.* 2.

II.

Quartanæ æstivæ febres plerumquè sunt brèves, autumnales verò longæ, et maximè quæ propè biemem incidunt. *Ibid.*, *aph.* 25.

III.

Circa puris generationem, dolores et febres magis accidunt quàm ipso facto. *Ibid.*, *aph.* 47.

IV.

Tabes maximè fiunt ab anno octavo decimo usque ad quintum et trigesimum. *Sect.* 3, *aph.* 7.

V.

Si quidem qualia purgari oportet, purgantur, coofert, et facilè ferunt : contraria verò, difficulter. *Sect.* 4, *aph.* 3.

VI.

In febribus acutis, convulsiones, et circa viscera dolores vehementes, malum. *Ibid.*, *aph.* 66.

VII.

L'irritation, l'application, l'action d'un irritant sur une partie produit dans l'animal vivaot des effets qui varient suivant le mode, le temps, la persistance de l'irritation, la nature de la partie irritée,

ses connexions plus ou moins intimes avec les organes centraux. (M. le professeur *Chaussier*, Table synoptique de la force vitale.)

VIII.

Des différentes actions de perception du centre sensorial qui composent l'intelligence, l'entendement ou la faculté intellectuelle, résultent plaisir ou douleur, amour ou aversion, volition, désir, et, par un enchaînement successif, les passions. (M. le professeur *Chaussier*, Table synoptique des fonctions en général.)

IX.

Toute pression ou traction exercée sans ménagement sur un organe sain est nuisible, et peut avoir des suites fâcheuses ; à plus forte raison si l'organe est malade. (M. le professeur *Chaussier*, Table synoptique de la séméiotique générale de la santé et de la maladie.)

X.

La science de l'homme malade constitue un tout indivisible. La chirurgie ne forme pas une science séparée de la médecine ; elle n'en est qu'un moyen le plus puissant à la vérité et le plus efficace. (Richerand, *Nosographie chirurgicale.*)

XI.

Si la santé est le premier des biens, la médecine doit être le premier des arts. (Cabanis, *du degré de certitude en médecine.*)

XII.

Il est possible de prévenir quelquefois les maladies du cœur. Quand elles sont confirmées, leur guérison est complètement impossible. (Corvisart, *Essai sur les maladies du cœur.*)